

Prométhée ou la pensée libre

« Nous sommes vaincus mais il dépend de nous
de ne pas perdre notre honneur. »

Johann Gottlib Fichte.

(*Discours à la nation allemande*, 1807)

1- L'esprit étouffé

Le 14 juin 1940, la Wehrmacht défile sur les Champs-Élysées. La France est vaincue. Avec l'Occupation débute une stricte « mise au pas ». La politique, la société, l'industrie... Aucun domaine n'est épargné. L'esprit et le culturel n'échappent en rien à la règle nouvelle. Rapidement, un certain nombre de structures et de textes se mettent en place.

Déjà effectué en Allemagne, "l'assainissement" de la littérature fait partie intégrante du programme culturel de l'occupant. En France, l'administration militaire allemande, l'Ambassade du Reich d'Otto Abetz à Paris, et la Propaganda-Abteilung aux ordres de Joseph Goebbels, s'attachent à la réalisation du projet de la purification des lettres françaises, suivant des volontés souvent contradictoires. Les deux derniers organismes se disputeront longuement sur la finalité de cette épuration littéraire, Goebbels préconisant la disparition du rayonnement culturel français et Abetz favorisant un rapprochement franco-allemand par le maintien d'un certain niveau de culture.

La littérature française est bien connue des nazis. Sujet maîtrisé, elle fait l'objet, dès avant le conflit, d'un recensement précis des écrits anti ou pro-allemand par des spécialistes tels que le docteur Epting ou le lieutenant Heller. Première mesure, une ordonnance du 1er juillet 1940, impose aux éditeurs de soumettre chaque ouvrage à paraître au bureau de presse militaire de l'occupant et affirme la responsabilité des libraires en cas d'une publication blessant le gouvernement allemand. Ainsi commence la longue "action de nettoyage"¹ dans les maisons d'édition, les bibliothèques, les librairies et autres kiosques. Le 27 août, à huit heures du matin, une vaste opération policière est menée dans soixante-dix maisons d'édition afin de confisquer les quelques 143 titres d'auteurs allemands et français tels que Thomas et Heinrich Mann, Georges Duhamel, Jean Giraudoux et André Malraux, proscrits par la liste Bernhard. 713.682 ouvrages sont ainsi saisis et passés au pilon².

Quelques semaines plus tard, le 28 septembre 1940, cette liste est remplacée par la première liste Otto. Son sous-titre précise : "Ouvrages retirés de la vente par les éditeurs ou interdits par les autorités allemandes", donnant ainsi la primauté de la proscription aux éditeurs français. L'autocensure se fait loi. En effet, dès le 5 août, un premier contact est établi entre René Philippon, président du Syndicat des éditeurs, et des membres de la Propaganda-Abteilung visant à "l'armistice de l'esprit", selon la formule de Bernard Grasset, par l'acceptation de la liste Bernhard. Avec la première liste Otto, Philippon s'avance dans la collaboration par la signature d'une convention, devenue référence allemande, et apparaissant en préambule de cette liste.

Cette première liste Otto interdit près de 1.000 titres, dont *Madame Bovary*, les traductions d'ouvrages anglo-saxons et polonais, ainsi que toute littérature d'auteurs juifs.

¹ Thalmann, Rita ; *La Mise au pas*, Fayard, 1991, p.141.

² Le sujet de « l'assainissement » de la littérature française est parfaitement développé dans :
Loiseaux, Gérard ; *La Littérature de la défaite et de la collaboration*, Publication de la Sorbonne, 1984, 570 p.

Le 8 juillet 1942, une seconde liste est publiée afin de remplacer la première, portant à 900 le nombre des auteurs condamnés, et à 1.400 celui des livres proscrits. Enfin, le 10 mai 1943, une troisième et dernière liste Otto entre en vigueur, bannissant du monde littéraire toutes les œuvres des 1.554 écrivains cités.

Le système d'épuration se met donc en place avec une série de listes assainissant les publications passées et une convention d'autocensure filtrant les ouvrages à venir.

Plus encore que dans son caractère répressif, la subtilité et la perfidie de cette politique résident dans son caractère de promotion. Parallèlement aux relevés d'interdictions, plusieurs listes ont pour objet la publicité d'autres ouvrages. Ainsi, la liste Mattias, élaborée en février 1941, recommande aux libraires une "liste de la littérature à promouvoir", et annonce 189 livres français favorables à l'Europe Nouvelle, et donc à l'Allemagne nazie. Parmi eux, des ouvrages de Pétain, de Fabre-Luce, Suarez, Bonnard et Drieu la Rochelle. Le piège allemand repose dans cette littérature française pro-allemande. Il s'agit ici de combler le vide créé par les exclusions littéraires en constituant une littérature dite positive.

Au final, les Allemands dominent et surveillent le monde de l'édition. Ce contrôle est accentué par le rationnement du papier et de l'encre d'imprimerie, des stencils et des carbonés.

« Il y a trois puissances en France : le communisme, les grandes banques et la NRF. » Aussi célèbre qu'inévitable, ce mot est prêté à l'ambassadeur Abetz. Les communistes chassés, les banques soumises, la *Nouvelle Revue Française* ne peut échapper à la politique allemande et sa volonté de purifier la production littéraire.

Jugé anti-allemande et judéo-bolcheviste par l'Institut Allemande et la Propaganda-Abteilung, la maison Gallimard voit ses portes du 5 rue Sébastien-Bottin scellées. Au prix de nombreuses discussions et tractations, Gaston Gallimard négocie la réouverture de sa maison et l'autorisation de publier à nouveau la NRF. Cependant, les conditions sont des plus strictes. Friedhelm Kaiser et Gerhard Heller, responsables du secteur littérature de la Propaganda-Staffel voient dans la prestigieuse revue l'emblème majeure d'une collaboration culturelle entre l'élite intellectuelle française et le nouveau pouvoir en place. Aussi est-il décidé que, pour les cinq années suivantes, Drieu La Rochelle dirigera la revue. Il obtient « des pouvoirs étendus pour la totalité de l'exécution de la production spirituelle et politique »³ de la maison Gallimard. Pour les autorités allemandes, la présence de Drieu La Rochelle garantit que « votre édition dans sa tenue totale s'abstiendra d'un esprit hostile à l'Allemagne, mais au contraire apportera un concours précieux à la nouvelle idée de coordination politique de l'Europe, à la construction de la France et à la collaboration entre l'Allemagne et la France »⁴. A la fois alibi et caution, Drieu La Rochelle est ainsi nommé directeur-gérant de la NRF. Cette *Nouvelle Revue Française* paraît de nouveau en décembre 1940, six mois après la chute de Paris.

Le symbole et fleuron de la littérature française se soumet donc au régime de l'occupant, donnant l'illusion d'une continuité et d'un retour à la normale.

Par opportunisme ou adhésion idéologique, certains intellectuels favorisent le fascisme et l'Europe nouvelle. D'autres auteurs refusent de paraître et rejettent toute conversion, s'enfermant dans un digne mutisme. Ce silence devient un signe de ralliement entre ceux dont les noms ne s'affichent pas parmi les signatures complices de cette "littérature de trahison"⁵.

Quelques mois plus tôt, le 8 février 1940, après une âpre lutte face à la censure coloniale, puis militaire, Pascal Pia quitte Alger, sous la surveillance des services officiels.

³ Assouline, Pierre ; *Gaston Gallimard*, Balland, 1984, p. 280.

⁴ Lettre de la Propaganda-Abteilung à Gaston Gallimard, 28 novembre 1940, Archives Nationales.

⁵ Expression de Georges Politzer dans *La Pensée libre*.

L'aventure d'*Alger-Républicain*, puis de *Soir Républicain*, s'achève dans le sillage du *Ville d'Alger*, emportant Pia et sa famille vers la métropole.

Il retrouve un poste de secrétaire de rédaction au *Paris-Soir* de Jean Prouvost et Pierre Lazareff. Au marbre et à la mise en page, il y exerce essentiellement des fonctions purement techniques et obtient, dès mars 1940, un poste similaire pour Albert Camus, rencontré lors de l'épopée d'*Alger-Républicain*. Camus rejoint le journal pour quelques mois. Il repartira pour Alger en fin d'année, après son mariage avec Francine Faure, dont Pia sera l'un des témoins.

Alors que s'achève la « drôle de guerre », le soldat Pierre Durand, véritable nom de Pascal Pia, est mobilisé le 15 avril 1940 à Maison Laffitte, au DGI 211, 20^{ème} Compagnie, 3^{ème} section. Le mois suivant, le 10 mai, la bataille de France débute et la Blitzkrieg déferle sur Paris. Sur les routes, la débâcle jette militaires en déroute et civils en fuite. Dans ce contexte de crise et d'invasion, la petite unité de Pia est oubliée dans un bois, sans ordre de repli face aux troupes allemandes désormais proches. Habitué aux chemins secrets et à la clandestinité depuis sa jeunesse, Pia échappe à l'emprisonnement menant outre-Rhin, et se glisse parmi la foule des réfugiés. Au milieu de ce cortège hagard et stupéfait, il rejoint la zone non-occupée et se fait démobiliser avant de retrouver les siens dans la maison familiale de Vialas. La légende veut que Pia ait traversé à pieds la France défaite.

Dans le même temps, le 12 juin, la Wehrmacht est aux portes de la capitale. *Paris-Soir* se replie sur Lyon, via Clermont-Ferrand. Le journal emménage au fond d'une cour, dans un ancien magasin de confection, en septembre 1940. Pascal Pia les rejoint bientôt.

2- Le projet Prométhée

L'Occupation s'installe au quotidien. Une collaboration intellectuelle plus ou moins visible, se met doucement en place. Dans ce contexte, la reparation de la *NRF*, nouvelle formule, en décembre 1940, achève de convaincre Pia. Entretenir un « retour à la normale » sous le joug allemand revient à conforter et légitimer l'occupant, sa politique et le régime de Vichy, quitte à vendre son âme. Cette *NRF*, où Pia publiait quelques poèmes dans les années 1920, offre à présent ses prestigieuses pages à des auteurs prenant souvent la place d'écrivains exclus.

En cet hiver 1940-1941, la famille Pia est logée à l'hôtel Eden de Lyon. Conscient du jeu perfide et insidieux, Pia développe, dans le froid de sa chambre, une idée de revue littéraire de haute qualité, conçue en zone libre et d'audience nationale. Accueillant Henri Calet, fraîchement évadé de son camp de prisonnier, Pia structure peu à peu son projet au cours d'échanges et de discussions nocturnes. La ligne générale se précise et Pia écrit très tôt à Malraux que « Même si l'on ne peut publier de la littérature cliniquement pure, si je puis dire, on y sentira au moins une orientation qui ne sera ni celle de Vichy, ni celle de la Kommendatur. »⁶

Quelques jours plus tard, l'idée prend corps, ainsi qu'une dimension supérieure. Le 18 février, alors qu'il est question d'un nouveau retour d'Albert Camus à *Paris-Soir*, Pia lui écrit : « J'en serais d'autant plus content que, si le projet *Prométhée* se réalise, la revue me donnera plus de travail que je n'en pourrai faire seul. »⁷

⁶ Todd, Olivier ; *Albert Camus, une vie*, Gallimard, Coll. Biographie NRF, p. 274. Cette lettre annoncée comme étant datée du 21 novembre 1941 fut plus vraisemblablement écrite et envoyée au printemps 1941.

⁷ Pour l'échange de lettres entre Pascal Pia et Albert Camus, voir : Camus, Albert ; Pia, Pascal ; *Correspondance 1939-1947* ; Fayard/Gallimard, 2000, 153 p.

Prométhée. Ce titre ne pouvait que charmer Camus.

Le titan Prométhée, fils de Japet et Clyménée, frère d'Atlas, créateur et éducateur des premiers hommes. Pour eux, il déroba le feu aux dieux de l'Olympe et trompa Zeus lui-même. Et si les hommes furent punis par les maux de la boîte de Pandore, Prométhée fut enchaîné au sommet du mont Caucase et condamné à se faire dévorer chaque jour un foie renaissant par un aigle insatiable. Prométhée est le symbole de celui qui refusa de se soumettre aux dieux et prit fidèlement le parti des hommes.

Le message de Pia est évident. Refuser la soumission, susciter le sursaut, offrir une alternative. En guise d'épigraphe riche de sens, Albert Camus propose une citation de Stendhal, issue des *Promenades dans Rome* : « Les circonstances favorisent la musique ». Et la partition prend forme...

Au marbre de *Paris-Soir* le jour, Pia coordonne et développe son projet la nuit. Il multiplie les courriers, contenant le manifeste *Prométhée*, à destination des auteurs. Il sollicite ses amis proches, remue l'intelligentsia éparpillée par une défaite aussi terrible qu'inattendue, sonnée par la collaboration intellectuelle et la vaste campagne de culpabilisation. Sans jamais baisser les bras, toujours avec générosité et passion, il se livre dans ce combat spirituel. Il s'agit de réveiller les consciences meurtries ou rongées par le doute afin de préserver l'honneur des lettres et, finalement, en restaurer la république. Cette République des lettres que Pia place au-dessus de tout.

Rapidement, il collecte manuscrits et promesses d'adhésions par l'intermédiaire de l'omniprésent Jean Paulhan, habitué au double jeu, évoluant entre le projet *Prométhée* et la *NRF* de Drieu. Depuis Paris, Paulhan informe les écrivains et rassemble les textes. Ces derniers sont alors convoyés au-delà de la ligne de démarcation par Roland Malraux, le frère d'André, et Robert Châté, vieux complice de Pia. Bientôt, parmi les réponses favorables, apparaissent d'anciennes plumes de la *NRF*. Qu'ils soient interdits ou refusent d'écrire pour la revue de Drieu, certains auteurs se tournent résolument vers *Prométhée*. Pierre-Jean Jouve, notamment, apporte son soutien en des termes forts : « Vous vous proposez de faire ce que j'attends depuis des mois. Vous avez mon adhésion entière et la promesse de ma collaboration. Il faut réussir... Votre manifeste me paraît juste, relativement à ce que nous sommes. Il contient ce qu'il importe de dire à l'instant. Enfin je me sens profondément et simplement de cœur avec vous. »⁸

Et la liste s'allonge régulièrement : Bernard Groethuysen, Jean Wahl, Raymond Queneau, André Malraux... Dès le 16 mars, Pia le fait savoir à Camus : « Il est clair que notre projet est accueilli avec sympathie dans les milieux intellectuels où une certaine probité reste de règle. L'adhésion de personnages aussi différents que Mauriac et Martin du Gard, Malraux et Valéry, Jouve et Ribemont-Dessaignes, l'indique assez. »

Prométhée se dessine alors dans les esprits comme le pendant émancipé de la *Nouvelle Revue Française*, alors « abetisée ». Même si Camus écrit, très tôt, à Jean Grenier, le 31 janvier, qu'« il ne s'agit pas de remplacer la *NRF*, comme on nous l'a dit mais seulement de faire une chose qu'elle n'est plus capable de faire ». De son côté, Pia prend position : « J'ai parcouru les numéros de décembre et janvier de la revue de Drieu à la bibliothèque de Lyon, et Roland [Malraux] m'a apporté les numéros de février et de mars. Comparés aux anciens fascicules de la *NRF*, ils sont d'une indigence remarquable. », écrit-il à Camus le 16 mars.

⁸ Lettre de Pia à Camus, du 9 mars 1941.

Dans ce contexte, le cas d'André Gide est révélateur. Fondateur de la *NRF*, Gide résiste malgré tout aux appels de Gallimard et Drieu, ne donnant à la revue que quelques pages de son *Journal*. Et encore celles-ci s'achèvent par un « à suivre » resté sans suite. Son retrait, Gide l'annonce dès le 30 mars 1941 dans *Le Figaro*. Il justifie sa décision par un refus de collaborer à une revue laissant paraître des textes tels que les extraits des *Chroniques privées* de Chardonne. Dans l'intervalle de ses pages publiées et de son retrait, plusieurs éléments interviennent, venant peut-être alimenter sa réflexion.

Alors que Drieu annonce un texte de Malraux dans le prochain numéro de la *NRF*, ce dernier réfute cette publication et le fait publiquement savoir dès la fin du mois de février. Par ailleurs, épaulé par Paulhan, Pia cherche à convaincre certains auteurs, dont André Gide, d'écrire pour sa revue plutôt que pour celle de Drieu. Sans doute au printemps 1941, Pia lui écrit longuement afin de lui présenter le projet *Prométhée* et son manifeste :

« Dans un moment où l'esprit est gravement menacé, la revue *Prométhée* se propose de lui rendre sa sérénité et du même coup sa force. Les écrivains français sont aujourd'hui dispersés ou découragés. Les lieux spirituels qui servaient leurs réunions sont détruits ou détournés de leurs vraies fins. La littérature française attend des moyens d'expression. La revue *Prométhée* veut tenter d'être un de ceux-là.

Au milieu des ruines qui s'accumulent tous les jours, l'esprit français a mieux à faire qu'à se repentir ou se renier. Il lui revient de s'affirmer et de suivre sa tradition profonde (...). Cela exige le refus de tout opportunisme et la fidélité concertée aux règles du travail et de la pensée libre. C'est à l'exercice de cette sagesse difficile que nous convions les écrivains français. (...) La fonction des artistes n'est pas de gagner ou de perdre les guerres. Ils y meurent quelquefois et c'est tout. Mais leur effort est seulement de montrer le chemin exact où victoire et défaite peuvent être également surmontées.

Ces considérations motivent notre effort. Nous offrons à des écrivains dispersés ce terrain neutre hors duquel aucune semence spirituelle ne peut germer. Nous ne voulons pas choisir entre telle ou telle tradition française. Nous n'en connaissons qu'une. Elle est faite de talents. Mais nous ne séparons pas à cet égard les Encyclopédistes de Chateaubriand. A notre point de vue ils sont inaliénables. Car c'est de sa constante opposition, de sa contradiction profonde, que l'esprit français a tiré peut-être toute sa force. Pascal et Descartes, Rousseau et Diderot, Stendhal et Balzac, Claudel et Gide, Bernanos et Malraux, Proust et Montherlant, notre tradition trouve son équilibre dans ces extrêmes. Ils lui donnent le prétexte de sa clarté, l'occasion de se dominer et la maîtrise morale qui fait le plus pur de son enseignement. Ce refus de choisir n'implique pas un dilettantisme, mais une fidélité supérieure à l'esprit dont la gravité ne doit échapper à personne. (...) Le talent meurt de consignes et l'esprit de doctrine. La liberté créatrice trouvera ici les conditions de son talent et un air purgé de la haine et des manies de juger. (...) il est des heures dans l'histoire où les révolutions littéraires consistent à ressusciter les grandes traditions. *Prométhée*, qui sert l'ordre humain contre un destin absurde, est le symbole de cette fidélité dont la grandeur a été consacrée depuis par la souffrance et les joies de tous les créateurs. »⁹

Prométhée propose donc cet espace de liberté nécessaire à l'expression de la tradition spirituelle française. Celle que menacent l'occupant et la collaboration littéraire.

⁹ Lettre de Pascal Pia à André Gide. www.gidiana.net : « Querelles des mauvais maîtres ».

L'idée force établie et les écrits affluant, le premier numéro se structure. Un sommaire se dessine. Sous le titre et l'épigraphe, ce numéro 1 de *Prométhée* aurait peut-être été le suivant :

Prométhée

« *Les circonstances favorisent la musique.* »

Stendhal

- *Actualités*, par Albert Camus
- *Vers*, par Jean Wahl
- *James Joyce*, par Sylvia Beach
- *Finnegans Wake de Joyce*, par Jacques Mercanton
- *Endymion*, par Valéry
- *333 Coplas populaires andalouses d'Edmond Charlot*,
par Albert Camus
- *Note critique*, par Raymond Schwab
- *Le Don Juan*, par Pierre-Jean Jouve
- *Freud*, par Blanche Reverchon
- Roman-feuilleton : *L'Etranger*, par Albert Camus
- *Poème*, par Aragon
- *Léopold Chauveau*, par Roger Martin du Gard

Seule manque désormais une autorisation administrative et officielle.

3- Un échec relatif

En février 1941, le projet est en bonne voie. Les contacts et les appuis se multiplient suffisamment aux yeux de Pia pour officialiser la naissance de *Prométhée*. Cependant, une autorisation de parution délivrée par Vichy est nécessaire avant toute impression. Afin de l'obtenir, Pia s'appuie sur Georges-Eugène Vallois, l'un des fondateurs du journal *La Lumière* pour lequel il travailla en 1928. Vallois et ses relations représentent un atout majeur dans les couloirs étroits du pouvoir de Vichy. Dès le 18 février, il fait savoir à Pia qu'il dispose de la somme nécessaire, croit fermement au succès de la démarche et prévoit de se rendre prochainement à Vichy. Connaissant l'homme, Pascal Pia l'invite à agir prestement. « Vallois participe un peu du Triplepatte et aime fort entendre cinquante avis avant de faire ce qu'il désire », précise Pia à Henri Calet, dans un courrier du même jour. Aussi demande-t-il à Camus de presser Vallois de passer à l'action par un petit mot d'encouragement.

Finalement, ce n'est que le samedi 22 mars, après avoir rencontré Pia à Lyon, que Vallois se rend à Vichy. Jouant de ses relations, il établit la marche à suivre. La première difficulté consiste à déterminer de qui dépend la délivrance des autorisations de parution. Dépend-elle de l'Intérieur, de l'Information ou de l'Education Nationale ? Après s'être informé, Vallois doit encore « trouver des introducteurs auprès de nos éminences. », comme le précise Pia à Camus dans une lettre du 24 mars. La semaine suivante, Vallois fait savoir à Pia que, si les trois entités ont leur mot à dire, la délivrance du sésame reste le privilège du secrétaire général de la vice-présidence du Conseil, à savoir Henri Moysset. Vallois parvient à rencontrer le chef

de cabinet de Jérôme Carcopino, ministre de l'Education nationale, et reçoit un accueil des plus favorables. Il quitte alors Vichy en promettant de faire parvenir un explicatif du projet. Pascal Pia rédige rapidement ce topo en quatre exemplaires envoyés, via Vallois, aux autorités de Vichy.

A l'incertitude d'une réponse de Vichy s'ajoute bientôt un nouveau problème. Le nom même de *Prométhée* est remis en cause à la fin du mois de mars. En effet, Pia découvre que ce nom est déjà celui d'une revue pharmaceutique, « le titre d'une publication destinée au corps médical et éditée par un quelconque laboratoire. », précise Pia à Camus, le 31 mars. Alors, ensemble, ils cherchent d'autres titres. Albert Camus propose *Rouge et Noir* ou *La Voie royale*. Pia écarte ces deux idées.

Toujours afin de prévenir tout refus, Pia poursuit ses efforts. Ses connaissances des métiers de l'édition sont autant d'atouts notamment dans la recherche d'un imprimeur aux caractéristiques aussi rares que précises. « La difficulté n'est d'ailleurs pas de trouver un imprimeur mais plutôt d'en trouver un disposant d'un stock de papier dans le format voulu (coquille 45-46 ou double coquille 56-90). », écrit-il à Camus, le 31 mars. En ces temps troublés où le papier se fait rare, Pia réalise, en quelques jours, un véritable exploit. Le 10 avril, il annonce à Camus que cette quête si spécifique a abouti : « Vichy oppose beaucoup de refus en ce moment, motivés par la pénurie de papier. C'est un motif qu'on pourra réfuter : j'ai trouvé l'imprimeur et le papier. » Cet imprimeur est peut-être Bussière installé à Saint-Amand dans le Cher, et qui confectionnait la *NRF* d'avant-guerre.

Plus tard, le 25 avril, Pia informe Camus que Vallois, toujours sans nouvelle de Vichy, n'a pas repris les discussions. Il ajoute : « Je lui ai écrit pour lui dire mon sentiment : à savoir qu'il avait trop tardé dans ses démarches et probablement laissé passer le moment propice (car j'ai appris qu'il existait maintenant un dossier, né du contrôle postal, où mon nom figure, et qui conclut à un refus). »

Un simple dossier né du contrôle postal ? Peut-être davantage. Pia fut-il placé sous surveillance ? A-t-il subi l'interrogatoire de la sûreté générale ? Dans ces conditions, il écrit le 28 à Paulhan qu'il ne dirigera pas la revue, le cas échéant : « Metteur en page tout au plus, et d'ailleurs je n'y ferai pas figurer mon nom, mais ne va pas croire que c'est par prudence. » Une nouvelle fois dans sa vie, il efface toute ambition personnelle au profit d'un sens aigu du devoir à accomplir. Avec ou sans son nom et conscient du refus à venir, Pia cherche alors de nouvelles pistes pour *Prométhée*. « Comme vous pouvez voir, je ne renonce pas facilement à ce que j'ai entrepris. Si V. [Vallois] se décide enfin à agir et décide Vichy à une réponse favorable, tant mieux. Mais si les choses échouent de ce côté, j'aurai au moins amorcé ailleurs une autre négociation. », précise-t-il à Camus, dans sa lettre du 25 avril.

En effet, dès le 18 de ce mois, cette nouvelle négociation débute. Pia s'adresse au peintre René Auberjonois afin d'envisager la création de la revue en Suisse, réfléchit à une possible entente avec Max-Pol Fouchet afin de donner une autre envergure à la revue algéroise *Fontaine*, envisage aussi de reprendre le titre *Rivages*, puis se tourne vers Henry Church et la revue *Mesures*. Pia écrit, se renseigne, explore d'autres voies, d'autres possibles afin que les plumes s'expriment et préservent l'essentiel de l'esprit non soumis.

Et le 14 juin, Paulhan écrit à Franz Hellens : « Vichy refuse la revue de Pia. On va essayer autre chose. »¹⁰ Autre chose...

Quelques jours plus tôt, en mai, Pia prévient Camus : « Puisque V. [Vichy] ne délivre pas d'autorisation (pour le moment du moins) à des revues nouvelles, je tâche de savoir, *via* Paulhan, s'il me serait possible de s'approprier le titre de la revue de Church. Car il n'y a pas

¹⁰ Paulhan, Jean ; *Choix de lettres, II : 1937-1945 : traité des jours sombres* ; Gallimard, 1992, p. 218.

que je sache, de veto de principe à la reparution d'une publication interrompue. Je vous tiendrai au courant. »

Créée en janvier 1935, la revue *Mesures* était dirigée et financée par le mécène américain Henry Church. Son « comité éditorial » se composait de Church lui-même, Sylvia Beach, l'amie de James Joyce et gérante de la librairie Shakespeare & Co., Adrienne Monnier, fondatrice de la célèbre Maison des Amis des livres, Henri Michaux, Michel Leiris, Bernard Groethuysen, Giuseppe Ungaretti et l'incontournable Jean Paulhan. Cette revue littéraire trimestrielle publiera 22 numéros contenant des textes de Queneau, Nabokov et tant d'autres, jusqu'à sa disparition en avril 1940.

Dans la perspective de reprendre ce titre, Pia annonce à Camus, le 31 mai, que : « La gérante de *Mesures* viendra à Lyon dans quelque temps. On la fera agir. J. P. [Jean Paulhan] doit la voir à ce sujet. » Adrienne Monnier est-elle venue à Lyon ? A-t-elle rencontré Jean Paulhan ? Toujours est-il que Pascal Pia, en relation trop épisodique avec Henry Church, ne parviendra jamais à utiliser le nom de *Mesures*. En effet, la correspondance nécessaire entre les deux hommes, est rendue délicate et compliquée, puisque devant transiter par la Suisse avant de traverser l'Atlantique.

Face aux refus de Vichy, aux difficultés du courrier et à la surveillance dont il fait désormais l'objet, Pascal Pia met peu à peu de côté le projet *Prométhée*. Il se lance alors corps et âme dans une autre épreuve, et met tout en œuvre pour faire publier, chez Gallimard, les trois absurdes de son ami Albert Camus. *L'Étranger*, *Le Mythe de Sisyphe* et *Caligula* lanceront une trop courte carrière littéraire.

En réplique stratégique au débarquement des Alliés en Afrique du Nord, les troupes allemandes entrent en zone libre, le 11 novembre 1942. *Paris-Soir* se saborde et Pascal Pia retrouve ses activités littéraires. Il met notamment à jour des écrits de Rimbaud qu'il fait paraître dès avril 1943, aux éditions de l'Arbalète, sous le titre *Poèmes*. Ces textes forment les prémices de l'*Album Zutique*, qu'il publiera plus tard.

En relation depuis 1942 avec Marcel Peck, responsable de la région de Lyon (R1) du mouvement Combat, il entre en Résistance au printemps 1943. Loin de *Prométhée*, il devient rédacteur en chef du *Combat* clandestin et responsable régional du secteur Propagande, Diffusion, Combat du mouvement. Permanent des Mouvements Unis de la Résistance (MUR) et de la Commission, puis Fédération, de la Presse Clandestine, il se voit, en outre, confier des tâches plus dangereuses et secrètes. Celles-ci touchent à l'organisation même de la Résistance, et Pia est en charge de la mise en place des Comités de Libération (CDL) dans le cadre du Secrétariat Général des MUR. Il se déplace alors dans la France toute occupée, afin de rencontrer les Commissaires de la République nommés par Alger.

Plus tard, Franz Hellens, poète et ami belge, fait de Pia le "résistant type", celui qui sillonne la France et refuse fauteuils et honneurs, tel le ruban vert et noir de l'Ordre de la Libération. « Le nazisme était moralement et physiquement insupportable. En le combattant, j'ai agi selon mes répulsions. On ne peut pas dire que ce soit un exploit difficile. », ajoute humblement Pia, dans une lettre de 1978, destinée à Herbert R. Lottman, auteur d'une biographie de Camus.

La revue *Prométhée* ne vit jamais le jour malgré les multiples tentatives de Pia. Cependant, le projet qu'elle portait s'est étendu bien au-delà de ses pages, faisant naître chez les auteurs sollicités une réflexion sur l'esprit, son rôle et la place des intellectuels dans ces jours sombres. De cette prise de conscience, la NRF version Drieu sera la principale victime.

En 1943, un envoyé des services de sécurité de Berlin constate que "la rééducation des Français à la pensée allemande tarde toujours." En effet, le temps de la duperie est achevé. La *NRF* de Drieu est un échec. Dès octobre 1942, dans un article intitulé « Pierre Emmanuel », Drieu écrit : « Presque toute l'intelligence française, presque tout le lyrisme français est contre nous. »¹¹ Depuis plusieurs mois, en effet, Drieu se plaint de ne pas obtenir des textes de qualité pour sa revue. Et dans le numéro de décembre, il annonce « La fin des haricots »¹². A l'aube de 1943, il rédige un « bilan »¹³ dans lequel il reconnaît son naufrage dans la conservation d'un public à la revue, malgré les signatures d'Abel Bonnard, Fabre-Luce, Bernard Faÿ. Quelques mois plus tard, en juillet 1943, il saborde sa *NRF*.

Ecrire ? Ne pas écrire ? Pour qui ? Suivant quelle ligne ? Loin de Paris et de Vichy, *Prométhée* offrait aux auteurs une revue hissée au dessus de la mêlée des hommes, où la tradition littéraire française subsisterait. D'autres revues, telles que le *Fontaine* de Fouchet, le *Confluences* de René Tavernier, *Les Lettres Françaises* de Roger Caillois ou le *Poésie 40* de Seghers, ont accueilli certains auteurs sortant du silence. Mais le caractère confidentiel, et souvent clandestin, de ces feuilles en limitera la portée, même si elles furent, au final, la véritable voix d'une France bâillonnée.

Depuis l'affaire Dreyfus et, plus encore, entre les deux guerres mondiales, le monde littéraire glisse peu à peu dans le champ du politique. Le poète et l'écrivain se muent en intellectuels, et prennent position lorsque le contexte l'exige. De Jacques Rivière, parvenant à maintenir la *NRF* hors des enjeux patriotiques du premier conflit, aux deux chroniques de Jean Paulhan consacrés aux événements de l'an 40, les auteurs abandonnent leur fameuse tour d'ivoire. Désormais, à l'image de Malraux participant aux manifestations antifascistes, ils descendent dans la rue et s'engagent pleinement afin de défendre leur conception politique. Aussi, entre adhésion politique et opportunisme, silence et Résistance, le choc de la défaite, puis l'Occupation, ne pouvaient que bouleverser l'univers des intellectuels. Et lorsque surgira une alternative, certains auteurs reprendront la plume afin de faire entendre une pensée libre.

Dans le sillage de la Libération, l'épuration fait rage et s'étend à son tour aux domaines de la collaboration. Très vite, l'épuration intellectuelle pose la question majeure de la responsabilité des écrivains. Le Comité National des écrivains (CNE), créé en 1941 par Jacques Decour et Jean Paulhan, se veut dès 1944 « tribunal des lettres », afin de s'imposer comme un organe incontournable de la République des Lettres. La publication d'une « liste noire » des écrivains de la collaboration, « excommuniant » les auteurs coupables d'entente avec l'ennemi, provoque une grave dissension au sein du CNE. D'un côté, les plus indulgents, dont Jean Paulhan, prône le « droit à l'aberration ». De l'autre, les plus intransigeants mettent en avant la responsabilité totale et profonde de l'écrivain. Pour eux, la pensée d'un auteur contribue à faire glisser une partie de la société vers un point de vue. Et cette opinion, lorsqu'elle est unique et sans contradiction possible, devient moralement une arme, car il est certain contexte où la plume se fait fusil. « (...) quand un écrit protégé par les armes ne peut-être ni réfuté, ni combattu, les conséquences en deviennent imputables à l'auteur. »¹⁴, écrit Vercors en 1945

Les condamnés et les victimes sont nombreux. Et si Brasillach, fusillé le 6 février 1945, reste le symbole de cette épuration culturelle, Drieu, quant à lui, refuse l'exil et rejette les cachettes que lui proposent ses amis proches, telles que Malraux et Paulhan. Epuisant sa volonté, menant sa pensée à son terme le plus extrême, il écrit : « Oui, je suis un traître. Oui, j'ai été

¹¹ Drieu La Rochelle, « Pierre Emmanuel », in *NRF*, n°344, 1^{er} octobre 1942, p. 471.

¹² Drieu La Rochelle, « La Fin des haricots », in *NRF*, n°346, 1^{er} décembre 1942.

¹³ Drieu La Rochelle, « Bilan », in *NRF*, n°347, 1^{er} janvier 1943.

¹⁴ Vercors, "Responsabilité de l'écrivain", in *Carrefour*, 10 février 1945.

d'intelligence avec l'ennemi. J'ai apporté l'intelligence française à l'ennemi. (...) nous avons joué, j'ai perdu. Je réclame la mort. » Dans la nuit du 15 mars, Drieu met fin à sa vie.

De cette fameuse responsabilité des écrivains ne reste qu'un réveil des consciences assoupies durant l'occupation. La Libération marque une entrée plus générale des intellectuels dans le champ politique. Dès lors, les auteurs se font penseurs et prennent fermement position sur les grandes questions du temps. La politique intérieure et internationale, le rôle et la place du Parti Communiste dans la société, la Guerre froide et la décolonisation, sont désormais des sujets dont s'emparent les intellectuels.

Finalement, comme l'écrivait Jules Michelet en préface de sa monumentale *Histoire de France*, « L'homme est son propre Prométhée ».

Michaël Guittard